

## LES EXPERIENCES MIGRATOIRES COMME SOURCES D'INSPIRATION DES RECITS AUTOBIOGRAPHIQUES AU TCHAD

Emmanuel KALPET

*École Normale Supérieure de Bongor (Tchad)*

*E-mail : dkalpetemmanuel2@gmail.com*

**Résumé :** Le genre autobiographique occupe une place de choix dans le champ littéraire tchadien. En recourant à cette forme qu'est l'écriture du moi, les auteurs tchadiens s'inspirent des souvenirs de leurs expériences migratoires pour constituer la trame de leurs récits. Ainsi, il ressort que le mal être social est la raison qui les a obligés à traverser les frontières en quête du bien-être. Dans leurs pérégrinations, ces auteurs ont pu poser un regard évaluateur sur les espaces parcourus. Au final, qu'il s'agisse de l'espace européen ou de l'espace africain, les évaluations qu'ils en ont fait révèlent une bonne dose de subjectivité dans la mesure où chaque autobiographe dit ses fantasmes. Du coup, le regard sur l'environnement et les espaces parcourus exprime une opinion façonnée par l'image de soi. C'est ce qui justifie la disparité, voire le contraste dans la perception des images. Au terme de leurs aventures parsemées de nombreuses vicissitudes, ils ont tous pris conscience de la terre natale et ont décidé d'amorcer le retour, dans l'espoir de porter aux bénéficiaires de leur pays les multiples expériences acquises.

**Mots-clés :** Tchad, littérature francophone, autobiographie, migration, source d'inspiration.

**Abstract:** The autobiography takes place of choice in Chadian literature field. Relatively to this personal form of writing, Chadian writers inspire to their memory migratories experiments to constitute writing documentations. In fact, from the bad social welfare that obligated to cross the border of the country to get wellbeing. Finally, the evaluations have done in african or European area raise the subjectivity, in the measure where each autobiographer do not interest to behavior of the spectacles. These justify the disparity and the contrast in perception of images. From their stained vicissitude adventure, they have all taken conscience and have decided to get back, in hope to bring benefits to their country the multiples acquire experiences.

**Keywords** : Chad, francophone littérature, autobiographie, migration, inspiration sources.

### Introduction

La littérature écrite d'expression française au Tchad est très récente. Elle a vu le jour en 1962 avec la parution du recueil de contes de Joseph Brahim Seïd (*Au Tchad sous les étoiles*) et les pièces de Bebnoné Palou (*La dot, Kaltouma* et *Mbang gaouang*). À la suite de ces deux précurseurs, se sont inscrits plusieurs autres Tchadiens qui se sont essayés dans des genres variés (roman, nouvelle, essai, autobiographie etc.), contribuant ainsi à l'essor de cette littérature. Mais de tous les genres abordés dans cet univers littéraire, force est de constater que l'autobiographie gagne en visibilité, présentant des textes dans lesquels les personnes qui ont décidé de raconter leur vie misent sur les expériences migratoires et en font le matériau support des récits. Marcel Bourdette-Donon (2002, p. 25) constate cette prédilection pour ce genre par les auteurs tchadiens :

Des écrivains au Moi déchiré, persécuté, tiraillé par le doute et qui, contrairement aux autres pays où la poésie et le théâtre occupent d'emblée le premier plan, recourent naturellement à cette forme vivante qu'est l'autobiographie pour s'exprimer, témoigner de cette période de crises sociale, politique et individuelle.

Ainsi, nous avons constaté qu'il y a une abondante production autobiographique dans ce champ littéraire et, pour la plupart, le voyage constitue la trame essentielle du récit. Des hommes issus de ce pays ont émigré pour des raisons sociales et politiques et ont décidé, par le biais de l'autobiographie, dans un style simple et sobre, de témoigner de leur aventure, de l'expérience de leurs pérégrinations dans des contrées lointaines. Notre article, en plus de questionner la récurrence d'une thématique dans un champ circonscrit, essaie de dire ce que l'expérience de l'ailleurs signifie pour ces autobiographes tchadiens et, par ricochet, il tente de percer la portée idéologique de leur récit. Plus encore, nous proposons, par ce choix de l'autobiographie comme genre, une lecture particulière du thème de la migration qui, jusque-là, n'a été abordée (dans la majorité des cas) que dans les œuvres de fiction.

La question de la migration est généralement vue sous l'angle d'un déplacement de l'Afrique vers l'Europe suivi, dans certains cas, d'une

“migration retour” Europe-Afrique. Or, nous estimons que l’ailleurs ne peut pas forcément se mesurer qu’en termes de continent, même si le mythe de l’ailleurs est fondé sur le bon-vivre et que l’Europe par rapport à l’Afrique est vue par les migrants comme « paradis à conquérir à tout prix ». Eu égard à cela, et vu que la migration dans les œuvres autobiographiques tchadiennes s’effectue en grande partie en Afrique, donnant lieu à une errance <sup>et/ou</sup> à une pérégrination à travers plusieurs pays africains, notre motivation est de voir la qualité de l’accueil que l’Africain réserve à son « frère » Africain migrant (s’il faut considérer le mythe de l’Afrique hospitalière), en comparaison aux types d’accueil auxquels ces migrants africains sont confrontés en Europe.

Cette démarche nous amènera à répondre à la question de savoir comment les autobiographes tchadiens mettent en texte leurs expériences migratoires ? De ce fait, nous analyserons les raisons ayant motivé ou obligé leur départ vers l’ailleurs, ensuite nous évaluerons leur regard sur cet ailleurs, ainsi que les difficultés rencontrées et les exploits réalisés, pour enfin apprécier leur réinsertion après un possible retour au Tchad.

### **1. Les motifs du départ**

Nous posons pour postulat que tout déplacement implique une ambition, qui pousse à un engagement de partir. Dans le cas d’espèce, ce désir naît généralement d’une volonté déterminante du sujet à vouloir atteindre son « eldorado » pour ainsi améliorer sa condition de vie. Cela implique le fait que l’instabilité politique, économique et sociale peut engendrer des candidatures pour le départ. Dans le cas des autobiographes tchadiens qui ont eu à parcourir le monde, les raisons ayant inspiré la quête de l’ailleurs s’inscrivent dans ce constat général inhérent à la migration. Ces raisons peuvent varier d’un candidat à un autre, ou peuvent être les mêmes suivant que le destin soit singulier ou collectif.

Ainsi, chez Hinda Deby, Michel Nganbet Kosnaye, Antoine Bangui et Zakaria Fadoul Kidhir, le motif académique est à la base du départ, mais cette raison initiale va se prolonger et se transformer en errance, tant l’étudiant est obligé de parcourir des distances et des pays de plus en plus lointains. Zakaria Fadoul Kidhir (1989, p.54) témoigne : « *Plus le niveau de nos études s’élevait, plus nous nous éloignons de nos parents.* ». C’est ainsi qu’à

l'intérieur du pays, pour atteindre le niveau baccalauréat, Zakaria Fadoul commence au village, puis suit l'étape de Biltine et d'Abéché avant d'arriver à Fort-Lamy pour ponctuer la fin du cycle secondaire. Ngangbet Kosnaye quitte Hollo pour Doba puis Lai, ensuite Moundou et Bongor pour aussi atterrir dans la capitale. Ahmed Kotoko suit l'itinéraire scolaire de Goulfey à Garoua en passant par Fort-Foureau et termine à Fort-Lamy. Il faut noter que pendant la période coloniale, le parcours scolaire au Tchad se limitait au cycle secondaire. Ainsi, vouloir aller au-delà du baccalauréat implique une émigration. C'est pourquoi nous avons dit que les raisons d'étude peuvent être inscrites comme motivation pour le départ. Elles participent à faire partir tous ceux qui postulent aux études universitaires, et ceux-ci vont enrichir leur expérience migratoire en parcourant nombre de contrées où leurs études les mènent. C'est ainsi qu'après l'obtention de son brevet et après avoir exercé comme administrateur à la commune de Fort-Lamy puis à Bousso, Ngangbet Kosnaye, mû par le désir de continuer les études dans l'espoir de suppléer aux Blancs au lendemain des indépendances s'engage pour un voyage en France. Zakaria Fadoul (1989, p.40) quant à lui quitte le Lycée Félix Eboué pour le Congo : « *Nous venons de quitter le Lycée Félix Eboué de Fort-Lamy. Nous sommes destinés à l'université de Kinshasa* ». Ce parcours marqué par l'échec va se prolonger au Sénégal puis au Cameroun et en France. Pareillement dans *La main sur le cœur*, le voyage de Hinda Deby (2008, p.46) au Togo s'inscrit dans la droite ligne du parachèvement des études : « *J'étais arrivée à Lomé le 25 décembre 1999 et j'y suis restée deux ans. C'est dans la capitale togolaise que j'ai obtenu en 2001 mon DTS (Diplôme de Technicien du Supérieur) en Finance et Banque* ». Pour elle, l'aventure se poursuivra au Maroc, puis en France. Notons que, comparativement aux autres, la période des études supérieures de Hinda est récente (année 2000); mais considérant le manque d'institutions de l'enseignement supérieur au Tchad ainsi que les conditions d'étude fort complexes<sup>1</sup>, elle n'avait pas d'autre choix, comme ses aînés, que de partir. Pour refermer cette parenthèse, aujourd'hui encore beaucoup de Tchadiens

---

<sup>1</sup> La complexité des conditions d'étude au Tchad tient de deux facteurs :

- L'environnement socio-culturel, qui comporte encore bien des pesanteurs, notamment pour ce qui est de l'éducation de la jeune fille
- La situation même de l'enseignement supérieur, avec une offre de formation bien faible tant en quantité qu'en qualité.

continuent à traverser les frontières en quête du savoir parce qu'il manque, chez eux, des structures viables. Cependant, tous les voyages n'ont pas nécessairement pour motivation les études.

Chez Mahamat Hassan (1992, p.11) par exemple, le motif de la migration consistait à rejoindre la rébellion (le Frolinat) au nord du Tchad en passant par le Cameroun, le Nigéria, le Niger et la Haute-Volta. Ce départ marque la révolte d'un jeune pris dans la tourmente de la guerre, et qui décide de s'engager militairement dans l'espoir d'apporter un changement à son existence, comme le rêve nombre de jeunes Tchadiens de cette époque :

1972 : le Tchad est en pleine ébullition politique ! La révolution armée fait rage dans le nord et le nord-est ! Beaucoup de jeunes Tchadiens ont les yeux braqués sur le Frolinat ! Ce mouvement politique qui fascine est devenu un pôle d'attraction. De jeunes cadres et même des lycéens désertent leurs occupations pour les rejoindre [...] C'est en cette période mouvementée de l'histoire de notre pays que je décide moi aussi de partir.

Par ce « je » qui dit sa jeunesse et s'assimile à d'autres jeunes de l'époque, Mahamat Hassan fait de son engagement celui de tous ceux de sa génération. Cependant, le récit qui suit ne nous le montre pas en train de prendre des armes pour combattre ; il se retrouve plutôt dans des campus universitaires d'où il revient nanti d'un diplôme d'étude approfondies (DEA) en Droit. Cela laisse entendre qu'au cours du chemin, l'objectif révolutionnaire initial a connu un échec, et que le désir d'approfondir les connaissances a suppléé cet objectif-là<sup>2</sup>. C'est pourquoi, à la motivation première se substitue une seconde qui invite aux études (1992, p.42) :

Au départ j'avais une idée fixe, rejoindre le Frolinat. Mais au cours de ces trois années d'exil et d'endurance, une autre idée aussi noble que la première a parallèlement fait son chemin : pourquoi ne pas parachever mes études universitaires ? [...] Après des longues hésitations, j'opte pour les études.

C'est à croire que Mahamat Hassan fait un rapprochement entre la connaissance et les armes, puisqu'il donne à l'une et aux autres le pouvoir

---

<sup>2</sup> Dans son récit, l'autobiographe raconte comment son aventure a tourné court. Il dit la manière dont son engagement révolutionnaire a échoué, du fait que, mis sous surveillance, il ne pouvait atteindre le nord du Tchad pour se rallier au FROLINAT. Il a donc, en faisant contre mauvaise fortune bon cœur, substitué l'aventure révolutionnaire par celle de la recherche de la connaissance.

de libérer et de changer l'ordre social violent et injuste en cours dans son pays.

Si les autobiographes, jusque-là, étaient déterminés par la nécessité de pallier à des urgences comme par exemple parachever les études pour espérer une réinsertion sociale, ou aller en rébellion avec la conviction de faire basculer le régime en place, il faut préciser que chez Ahmed Kotoko (1989, p. 83), il ne s'agit pas d'une migration d'aventure ni d'études, mais plutôt d'une migration diplomatique. C'est en tant que parlementaire de l'Union Française que Kotoko reçoit une invitation pour se rendre en France dans le but de participer aux élections à la présidence de l'Assemblée de l'Union française : « Les élections terminées, nous avons reçu des télégrammes qui nous convoquaient en France. Je dois me préparer. Pour moi, quel événement ! »

En tout état de cause, toutes ces motivations convergent vers l'ultime désir d'améliorer la condition sociale initiale du migrant, et peut-être aussi de tous les Tchadiens. Et, au-delà de la quête de la vitalité pour assouvir la faim, se greffe aussi l'envie de découvrir des nouveaux horizons, combler ces multiples représentations qu'instaure au quotidien le mythe de l'ailleurs, comme le souligne si bien Cintra Iva (1997, p. 75) : « Les touristes ne partent plus pour découvrir mais pour rencontrer un ailleurs conforme aux représentations livresques et médiatiques ». On dira dans le cas de nos autobiographes, pour confirmer les commentaires entendus comme un Kotoko (1989, p.84) qui ne cache pas sa joie de joindre la parole à l'acte afin de certifier ainsi le statut de Paris ville lumières : « J'étais très content d'aller en France, cette France dont on m'a parlé si souvent avec merveilles ». N'Gangbet Kosnaye (1993, p.141) non plus ne manque pas d'exprimer son impatience de goûter à la cuisine parisienne qu'on lui a tant vantée au pays natal : « Depuis le pays natal, on nous a vanté l'art culinaire français ». Pour Mahamat Hassan (1992, p.52), le voyage est une opportunité pour concrétiser le rêve, rendre le virtuel réel : « Avant même de venir au Caire, je rêvais de visiter les pyramides et le musée du Caire ». Au-delà de l'objectif principal que s'assigne le candidat au départ, tout porte à croire que le voyage est une sorte d'école qui nourrit la curiosité, amenuise les stéréotypes et donne la possibilité de commercer, d'aller à la rencontre de l'autre : « J'aime voyager, cela fait partie de ma curiosité », témoigne volontiers Zakaria Fadoul (1989, p. 65). La curiosité, c'est

évidemment cette intuition qui porte le voyageur au-devant des scènes, et lui offre un spectacle libre, enrichissant, grâce auquel il peut faire des évaluations et des comparaisons.

On retiendra donc de ce point que les raisons qui ont amené les autobiographes tchadiens à traverser les frontières sont d'ordre social (révolution, études...) et convergent toutes vers un seul but qui se résume à la quête du bien-être. Mais au-delà des objectifs vitaux, le voyage c'est aussi la découverte. C'est pourquoi, dans le point suivant, nous entendons suivre les regards évaluateurs que les narrateurs ont porté sur les multiples pays visités, traversés ou dans lesquels ils ont séjourné.

## **2. Le regard du moi voyageur**

Après une enfance marquée du sceau de la vicissitude, ces Tchadiens ont traversé les frontières. Chemin faisant, ils ont découvert l'ailleurs qui les a marqués et a forgé leur personnalité. Avec le recul du temps, ils ont jugé nécessaire de faire une introspection afin de restituer dans son contexte, les multiples expériences acquises.

Ainsi, en parlant des espaces parcourus, les narrateurs y posent un regard évaluateur en mettant l'accent sur le spectacle du monde, faisant ainsi de l'espace le produit de la société dans laquelle s'opposent plusieurs systèmes de valeur. Dans ces peintures réalistes, peuvent s'appréhender plusieurs idéologies découlant des interprétations diverses, car comme le dit Jean Paul Sartre (1948, pp.16-17) : « le peintre est muet : il vous présente un taudis, c'est tout ; libre à vous d'y voir ce que vous voulez [...] toutes les pensées, tous les sentiments sont là, agglutinés sur une toile dans une indifférenciation profonde ; c'est à vous de choisir ». Ainsi, dans les différentes présentations des pays d'accueil, se dégagent des axes thématiques majeurs qui découlent des évaluations fondées sur des foyers normatifs qui orientent la perception de chacun. Ce regard traduit très souvent la volonté de saisir « les lieux étrangers » dans leurs diversités comme le dit si bien Daniel Henri pageaux (1994, p.32) : « le récit de voyage est un acte éminemment optimiste qui redit la possibilité et la volonté du voyageur de regarder l'espace d'autres hommes pour saisir l'unité de l'esprit humain et la diversité des sociétés et des solutions de la vie collectives ».

Plusieurs textes autobiographiques tchadiens présentent des personnages en perpétuelle pérégrinations. Ces séries de voyages s'accomplissent dans des continents (Afrique, Europe, Asie) et pays (Togo, Maroc, Nigeria, Niger, Haute-Volta, Côte-D'ivoire, Congo, Egypte, France, Syrie, Liban). Dans leurs perceptions de ces espaces, il se dégage un effort conséquent d'analyse et d'interprétation des faits vécus. Cette interprétation et/ou analyse constitue une somme d'appréciations (positives ou négatives), de jugements (objectifs ou subjectifs). Par ce biais, les autobiographes installent et manipulent dans leurs textes, des échelles, des normes, voire des hiérarchies. Philippe Hamon (1984, Section 3 : p. 103-228) répertorie les éléments caractéristiques de l'évaluation :

- L'évaluation émane de la relation, c'est-à-dire la comparaison qu'un narrateur ou que toute autre instance évaluante, en énoncé, instaure entre l'objet ou le sujet évalué et la norme qui est à la base de cette évaluation.
- Le point d'évaluation sur lequel se porte la norme peut donc porter sur des états (de choses ou personnages) et des actes (du ou des personnages). De là, la forme de l'évaluation se détermine par la positivité et/ou la négativité.
- Inscrivant dans le texte un « site » dont elle attribue une origine et suggère un point de vue, l'évaluation peut s'appréhender dans l'énoncé, peut être déléguée aux personnages ou prise en compte par le narrateur ; elle peut aussi être elliptique (simple comparaison des choses) ou complexe (comparaison des faisceaux de relation).

Dans les récits autobiographiques de nos auteurs, l'évaluation est systématiquement assumée par le « je » narrateur. Ainsi, chacun d'eux s'inscrit dans une tendance qui consiste soit à marquer l'étonnement après une comparaison, soit à procéder à un jugement de valeur. Nous dégagons à cet effet, suivant les espaces parcourus, deux grands espaces qui donnent la synthèse du regard de l'errant : l'espace africain et l'espace européen.

Considérant de prime abord l'espace européen représenté par la France, Ahmed Kotoko, N'Gangbet Kosnaye, Zakaria Fadoul et Mahamat Hassan donnent à voir diverses évaluations qui sont tantôt homogènes, tantôt hétérogènes. C'est ainsi que d'un point de vue commun à tous, Paris apparaît dans leurs descriptions comme la ville lumière. Rappelons que cette image de Paris ville lumière a longtemps alimenté le mythe de l'ailleurs, renforçant ainsi le désir ardent chez les jeunes Africains à vouloir partir. Ahmed Kotoko (1989, p.84) évoque bien cet état d'esprit : « Cette France dont on m'a parlé si souvent avec ses merveilles, ses lumières, car j'ai appris à l'école que Paris est ville-lumière ! ». Et N'Gangbet Kosnaye



(1993, p.137) de confirmer cette opinion générale dont l'enjeu est d'accorder une certaine suprématie à la France. Le narrateur de *Tribulations d'un jeune Tchadien* ne manque pas, à cet effet, d'exprimer son dépaysement : « C'est le survol de Paris. Il est presque deux heures du matin. La capitale française est abondamment illuminée. Les lumières ressemblent à des étoiles jetées du ciel sur la ville. Cette ville qu'on dit la plus belle du monde ». Au-delà du dépaysement de Kosnaye, l'expression de Zakaria Fadoul (1989, p. 62) décrivant la France est à la fois idyllique et hyperbolique. Face aux spectacles qui défilent à ses yeux de Persan de Montesquieu, il parle de la France comme étant un Paradis ou son contraire, une invention de Satan, et non une construction humaine :

Tout ceci est un peu étrange pour moi et je me demande si mon frère n'a pas raison et si je ne me suis pas laissé tromper par un diable qui essaie de me faire voir des illusions [...] Paradis ou invention de Satan ? J'ouvre de grands yeux ; des écritures en rouge, des écritures en vert, des lumières et des personnes qui parlent et discutent ! C'est trop fort pour moi, je n'arrive pas à comprendre

L'exagération appréciative de Zakaria Fadoul trouve ici tout son sens car, rappelons-le, tous ces aventuriers sont issus d'un pays pauvre. Ahmed Kotoko (1989, p.68) le note si bien : « *Quelle différence avec Fort-Lamy! Un seul de ces quartiers ici est aussi grand que notre ville !* ». De même, ce voyage en France est le premier, le plus long et le plus grand de leur voyage, contrairement à Mahamat Hassan qui a parcouru plusieurs grands pays avant d'arriver en France. En effet, ce dernier ne témoigne aucune surprise quant à la vue parisienne qui s'offre à lui. D'ailleurs, il la qualifie de « ville mondaine » n'ayant « rien de particulier ».

Même si nous devons concéder à Ahmed Kotoko, N'Ganbet Kosnaye et Zakaria Fadoul l'émerveillement que suscite l'espace parisien sur le plan architectural, industriel ou technologique, il reste que le mode de vie français avec ses vices et contraintes montre bien le revers de la médaille. C'est à raison que Mahamat Hassan (1992, p.103) oppose au sociogramme français (pays d'abondance, de beauté...) la description d'un espace clos en plein centre-ville de Paris, où des sans domiciles fixes vivent dans des conditions déplorables. Il ne manque pas d'exprimer sa surprise : « *Je n'aurais jamais pu imaginer qu'à Paris, ville mythique de beauté et d'abondance, il puisse y avoir des endroits aussi détestables* ». L'auteur (1992, p.104) d'*Un*

*Tchadien à l'aventure* révèle ainsi un espace dans lequel l'inégalité sociale est de mise :

Il n'y a aucune ressemblance entre les autres Parisiens et ceux du Centre Nicolas Flamel. Ceux-ci sont sales, crasseux et fatigués alors que les autres sont propres, élégants et vifs. Mes camarades d'infortune me paraissent tous débiles. Ce sont les damnés de l'industrialisation.

Au-delà de l'inégalité sociale, se lit dans cette citation les violations des droits humains occasionnant ainsi l'exploitation de l'homme par l'homme. De même, après un tableau somptueux de l'espace parisien, N'Gangbet Kosnaye apprendra à ses dépens combien sont les contraintes de cet espace. Sa verve laudative change de nature et l'espace parisien devient pour lui le lieu de prise de conscience et du militantisme. Ahmed Kotoko (1989, p. 92), quant à lui, s'indigne de l'esprit capitaliste qui se moque de l'hospitalité. Grande sera sa stupéfaction lorsque, au terme de son séjour, son hôte le somme de régler la facture des dépenses engagées pour son accueil :

Tout cela est bien beau et bien gai mais, à la fin du mois, Mme Doyen m'a présenté une facture sur laquelle j'ai lu : théâtre=800F ; cinéma=250 ; repas ; téléphone, linge lavé...etc., etc. Quelle surprise ! Je croyais être toujours en Afrique où l'hospitalité est gratuite. J'avais été d'accord pour sortir au cinéma et autres parce que je croyais que Mme Doyen nous invitait et pouvait payer sans arrière-pensée !

Tout compte fait, l'espace français donne lieu à des évaluations variables en fonction des expériences de chaque autobiographe. Vu dans son ensemble, la ville lumière se révèle métonymiquement paradoxale lorsque à l'opposé se dévoile le Paris des sans-abris, de la promiscuité ou encore un Paris capitaliste dans lequel l'égo est de mise. Mais avant d'atteindre l'Europe, les autobiographes ont tout d'abord arpenté les longs chemins de la terre africaine sur lesquels ils ont promené un regard évaluateur.

Les faits « marquants » qu'ils évoquent occupent l'arrière-plan de leurs récits à travers lesquels les commentaires des faits, la description des lieux et mentalités par l'entremise du "je", laissent dans l'ombre beaucoup d'autres choses en ne livrant que l'essentiel. Malgré la volonté d'objectiver par le recours à une vision extérieure, l'écriture trahit quand même la pensée, et le parti pris de l'autobiographe devient ostensible à travers la structure de son récit. Pour tenter de cerner l'homogénéité de l'Afrique à travers les pays parcourus, ces autobiographes s'adonnent à des

comparaisons. C'est ainsi que dans *Le destin de Hamai*, Ahmed Kotoko établit une comparaison entre le Nigéria et son Tchad natal. Dans *Loin de moi-même*, Zakaria Fadoul compare le Congo au Sénégal alors que N'Gangbet Kosnaye dans *Tribulations d'un jeune Tchadien* parle du mode de vie du peuple massa du Cameroun et du Tchad. Chez Mahamat Hassan, l'aventure offre une large possibilité de comparaison entre tous les pays traversés. Dans tous les cas, les scènes qui prêtent à comparaison émanent d'une subjectivité qui atteste de la préférence ou de l'idéologie de chaque narrateur.

Par exemple, dans leurs traversées des pays africains, ces autobiographes sont très souvent attirés par l'aspect religieux qu'ils ne manquent d'évaluer. C'est ainsi que N'Gangbet Kosnaye parle du Congo protestant qu'il trouve moins contraignant : pas d'interdiction de la danse et bien d'autres détails, ce qui, selon lui, n'est pas vrai du Tchad protestant qui se révèle moins libéral, et donc assez contraignant avec ses interdits multiples. De son côté, Zakaria Fadoul nous donne à voir le tableau d'un Sénégal dont la pratique de l'islam franchit le seuil de l'université pour donner lieu à des associations musulmanes. Cela va sans compter les attitudes fanatiques qu'il rapporte sous forme de jugement. En effet, du tout grand Sénégal, Zakaria Fadoul ne nous donne à voir que sa dimension musulmane. Le monde musulman africain est aussi au centre des souvenirs de Mahamat Hassan. Mais contrairement à Zakaria Fadoul et N'Gangbet Kosnaye, il se place en observateur et présente plutôt les rapports que l'espace entretient avec une idéologie. Et alors la question religieuse qui se dégage de son regard caractérise négativement l'espace évalué. Ainsi, il pose la religion comme source des conflits, de haine et bien d'autres problèmes. Dès son entrée au Nigéria, le narrateur de *Un Tchadien à l'aventure* prend à témoin le lecteur en évoquant le phénomène des enfants mendiants issus des écoles coraniques. De même, pendant son séjour en Côte d'Ivoire, il ne perd pas du regard la question religieuse. Ainsi, il nous promène dans un univers où les pratiques de l'islam sont diversifiées et se développent dans un climat à tempérament conflictuel. Le narrateur adopte toujours une position neutre malgré son appartenance (musulman) religieuse, et il se contente de présenter l'état des choses.

En dehors de l'aspect religieux qui caractérise les espaces migratoires de ces autobiographes, d'autres faits coexistent et renforcent l'image qu'en donne le migrant errant. Toujours est-il que ces réalités ne sont pas des vérités générales qui doivent fixer définitivement l'image de ces pays. Ces vécus quotidiens d'une époque se trouvent morcelés parce qu'orientés et canonisés par des normes qui régissent la mémoire dans son processus des sélections des événements devant constituer le récit.

Au-delà du religieux, Mahamat Hassan (1992, p.28) décrit le système éducatif de l'Afrique de l'Ouest qui cède le pas à des activités lucratives sans considération de l'aspect professionnel. À propos des écoles qui poussent comme des champignons sans cadres viables, car « *rare sont ceux qui en créent sans caresser l'idée d'enrichissement* ». Ainsi, le désir de s'enrichir prend le pas sur les besoins éducatifs réels. En posant un regard sur l'Afrique des années 1950, N'Gangbet Kosnaye brosse le tableau de la colonisation qui, en cette période, constitue le référentiel du continent africain. L'image qui découle de ce regard est celle d'une Afrique ayant subi les abus du colonialisme. En effet, il donne à voir un espace où tout est permis pour les Blancs. Il relate de ce fait, le vécu des femmes de la période coloniale qui servent d'objet sexuel pour les Blancs qui les abandonnent à la fin de leurs séjours en Afrique. C'est le cas de Halimé, cette négresse livrée au commandant du cercle dès l'âge de 14 ans. C'est dans un accent pathétique qu'elle se confie à Kosnaye (1993, p. 124) :

Il y a tellement d'étrangers qui abandonnent nos sœurs avec des enfants sur les bras. Le commandant, qui est actuellement avec moi, va m'abandonner quand il partira en France, peut-être même avec un enfant. Et dire qu'il m'a dotée quand je n'avais que 14 ans !

Zakaria Fadoul (1989, p.109), lui, ajoute aux disputes religieuses le tableau sombre du chômage des jeunes diplômés au Cameroun. Cette réalité, il la découvre lorsqu'il se rend, le 3 septembre, au Bureau Provincial de la main d'œuvre de Yaoundé, dans le but de chercher un emploi pour subvenir à ses besoins :

Il y avait là tout un monde de chômeurs. Des jeunes actifs remplissaient le bureau, chacun se demandant de quel côté la Providence serait un jour bénéfique. Je me mêle à eux. Mais ce Bureau n'a pas d'emplois et il faut attendre des jours pour que l'on fasse une offre pour un cuisinier ou pour un menuisier !

Dans *Les ombres de Koh*, Antoine Bangui (1980, p.153) évoque l'éternelle faim, objet de hantise qui fait rage en République Centrafricaine. Il nous présente les Bayas de Bossangoa qui, dépourvus de nourriture, sont amenés à manger les graines de coton ; ce qui les entrainera vers une mort massive : « *Comme ils avaient faim, les Bayas de Bossangoa consommèrent les graines de cotons que la compagnie « Cotonaf» leur restituait pour les prochains semis. Beaucoup en moururent* ».

Retenons que dans leurs évaluations des pays d'Afrique, les autobiographes tchadiens ont tous mis l'accent sur la question religieuse. En sus du religieux, Mahamat Hassan a abordé la question de l'éducation en Côte d'Ivoire. N'Gangbet Kosnaye aborde la problématique de la colonisation dans cet espace en évoquant ses abus, et particulièrement les abus dont les femmes sont victimes. Zakaria Fadoul quant à lui raconte le vécu de l'espace camerounais où les difficultés sont nombreuses, y compris le chômage, tandis qu'Antoine Bangui décrit la hantise de la faim un peu partout en Afrique, et spécialement en République Centrafricaine.

Au final, qu'il s'agisse de l'espace européen ou de l'espace africain, les évaluations qui en sont faites par les autobiographes aventuriers relèvent de la subjectivité dans la mesure où chaque autobiographe n'est intéressé que par les spectacles relevant de ses goûts. C'est ce qui justifie la disparité, voire le contraste dans la perception des images. Toutefois, on peut relever une constante, c'est celle qui dit la difficulté à vivre loin de chez soi. L'expérience migratoire tourne en une expérience de vie tout simplement, qui raconte le long chemin vers la découverte de soi et du monde. Les autobiographes tchadiens racontent, on peut le dire, la complexité du monde à partir de leurs expériences personnelles diverses.

### **3. Le moi et les embûches des chemins**

Dans leur course effrénée pour la quête du bien-être, ces Tchadiens vont se heurter à des embûches nombreuses. Le processus d'accomplissement d'un voyage implique toujours la considération des éventuels dangers. Ainsi, loin de la terre natale, ces voyageurs se trouvent exposés à des maladies, au manque du logement, à la faim. Au-delà des difficultés inhérentes aux types d'accueil qui leur sont réservés, ces autobiographes mettent l'accent sur les difficultés financières et routières,

lesquelles entraînent des chocs psychologiques affectant ainsi le moral de l'aventurier.

En effet, le manque de moyens financiers instaure l'angoisse chez le voyageur. C'est ainsi que, dans *Le destin de Hamai*, Ahmed Kotoko (1989, p. 85) se rappelle de l'entame difficile de son premier voyage vers le Nigeria. À l'aéroport, il a failli avoir ses bagages abandonnés faute d'argent pour payer un excédent de 20 kilogrammes : « *On me demande de payer. Je ne sais quoi faire, car il ne me reste plus d'argent en poche.* ». Le manque d'argent entraîne donc l'incertitude et présuppose l'échec. Pris dans le tourment du manque des moyens financiers, Hinda Déby (2008, p.53) s'empresse de chercher une bourse : « *Je réglais mes frais de scolarité et comme j'étais très « serrée » sur le plan financier, j'ai décidé une nouvelle fois de demander une bourse.* ». Dans *Loin de moi-même*, Zakaria Fadoul (1989, p.107) mise sur l'économie en simplifiant ses habitudes alimentaires « *Pour économiser, je ne prends pas de petit déjeuner car j'ai tout juste assez d'argent pour vivre quelques jours et cela ne me paraît pas logique de prendre deux petits déjeuners...* »

La même stratégie est adoptée par N'Gangbet Kosnaye afin de pouvoir subsister avec une maigre bourse. Dans ce projet d'économie, le personnage (1992, p.88) de *Un Tchadien à l'aventure* n'en demeure pas moins vigilant : « *Nous préparons nos repas dans nos chambres, sur des petits réchauds. C'est plus économique que de manger au restaurant et d'ailleurs nos bourses ne nous permettent pas ce luxe.* »

Il faut noter que pour ces aventuriers dont l'aboutissement des projets de départ sonne comme un impératif, le défaut d'argent laisse planer l'ombre du doute, instaure la crainte et la peur de l'avenir. C'est à juste titre que Mahamat Hassan (1992, p.57) s'adonne à un monologue dans lequel on peut lire ses inquiétudes : « *Sans bourse, il m'est impossible d'entreprendre des études quelconques. Mes modestes économies ne peuvent pas m'entretenir plus de six mois.* ».

Aussi, pour témoigner de la nécessité de leur engagement, ces autobiographes ne croisent pas les bras. De tout temps, ils développent des stratégies pour pallier au manque financier. À l'occasion, la solidarité entre des âmes étrangères qui se sentent liées par un même destin, est d'une importance capitale, comme le laisse entendre Mahamat Hassan (1992, p.57) à propos des étudiants étrangers en Syrie :

La plupart des étudiants étrangers, et parfois même les Syriens, adoptent ce système d'entraide pour se loger. Les bourses d'étude allouées par le gouvernement syrien étant très modestes et l'accès à la cité universitaire extrêmement difficile, c'est la seule solution pour se loger décentement à Damas.

Dans le cas des immigrants légaux comme N'Gangbet Kosnaye, le défaut des moyens financiers, occasionné par la suspension de la bourse, pousse les étudiants à la révolte. Rappelons que le voyage de N'Gangbet Kosnaye en France émane d'une décision du gouvernement tchadien qui, de tradition, envoie des jeunes à l'étranger pour parfaire leur formation. Ainsi, la bourse étant suspendue, N'Gangbet Kosnaye et ses compatriotes forment un front commun pour s'attaquer au gouvernement. Il (1993, p.149) écrit :

Les difficultés éprouvées par les victimes de cette mesure arbitraire des autorités de Fort-Lamy vont en s'aggravant. Comment résoudre ce problème ? Une assemblée générale extraordinaire de l'AETF se réunit. Un seul point est à l'ordre du jour. « Problèmes posés aux patriotes par les mesures impopulaires du gouvernement antinationnel de Fort-Lamy supprimant leurs bourses, et solution à envisager.

Mais dans ces récits d'hommes dévoués qui veulent réussir à tout prix, la migration cède le pas à l'errance et les amène à évoquer les dures épreuves de la traversée.

En effet, au-delà des difficultés financières, les narrateurs évoquent l'endurance dont ils ont fait montre pendant les trajets de leurs voyages. En relatant ces difficultés du parcours, l'accent est mis sur l'ennui du voyage qui naît de la solitude et de la longueur des chemins à parcourir. Dans *Le destin de Hamai*, Ahmed Kotoko se souvient de la peur bleue qui l'a animé durant tout le voyage pour la France. En effet, n'ayant jamais voyagé en avion auparavant, il (1989, p.88) éprouve la crainte de la mort : « *Je regarde mais je ne peux pas manger, ayant toujours l'esprit à penser que l'avion va tomber et qu'il n'y aura rien à faire, je devrai mourir.* »

Cette peur de la mort éventuelle l'amène (1989, p.87) à invoquer Dieu constamment, et particulièrement lorsque des secousses surviennent, du fait de la rencontre des blocs nuageux : « *J'ai eu peur, croyant que l'avion a une panne ! J'ai aussitôt crié : « Ya Mahamat » (Oh ! mon prophète Mahamat).* »

De même, dans *Tribulations d'un jeune Tchadien* (1993, p.44), le narrateur nous rapporte l'itinéraire du voyage de Gago, de Doba à Lai ; c'est un voyage harassant parce que très long et effectué dans de très

mauvaises conditions. L'on note à cet égard le silence des voyageurs qui atteste de l'angoisse qui peut naître du voyage :

Le voyage a l'air de s'éterniser, car celui de Holo à Doba paraissait plus court et moins harassant. À certains endroits bordés de hauts arbres, les passagers s'inclinent ou se penchent pour éviter les branches qui se penchent sur la route. Le conducteur ne se soucie guère de ce qui peut arriver à ses passagers perchés là-haut. [...] En effet, les autres voyageurs, pour des raisons que nul ne connaît, se taisent depuis le départ de Doba. Ont-ils peur que le camion fasse des tonneaux ? Mystère...

Tout porte à croire, dans le cas d'espèce, que le voyage est assimilable à un mystère car il est un déplacement auquel le voyageur s'adonne sans garantie probable. De ce fait, l'acte de voyager se lit comme une prémisse à des nombreuses difficultés. C'est pourquoi, en trempant leur plume dans l'encrier pour retracer les souvenirs marquants de leur personnalité, tous ces autobiographes font preuve d'une volonté manifeste de partager avec les lecteurs les moments difficiles inhérents à leurs pérégrinations. C'est ainsi que les témoignages sur les difficultés routières essuyées durant leurs multiples périples sont très manifestes et ouvrent aux lecteurs la possibilité de pénétrer la sensibilité de l'autobiographe.

De ce fait, les problèmes psychologiques sont, dans ce contexte, intimement liés à la séparation d'avec le milieu d'origine et se posent comme conséquences des mésaventures dues au manque des moyens financiers ou encore aux multiples difficultés routières. Mahamat Hassan (1992, p.66), par exemple, manifeste quelquefois un sentiment d'inquiétude face à l'incertitude de la destination qui demeure inconnue : « *Je commence à m'inquiéter sérieusement mais il n'est pas question que je fasse demi-tour* ».

Au-delà de l'inquiétude et de la peur qui coexistent avec l'envie de partir, le choc psychologique apparent est la nostalgie qui émane de la solitude lorsque le sujet se trouve seulet livré à lui-même, dans un ailleurs lointain : « *Abandonné à moi-même je m'ennuie. Oumar, mon ami n'est pas là pour me tenir compagnie. Pour l'heure, je ne connais personne* » (1993, p.47), souligne le héros de *Tribulations d'un jeune Tchadien*, pour exprimer le remords et surtout la nostalgie pour les siens restés derrière, au village.

Du reste, il faut signaler que Zakaria Fadoul est un personnage d'une forte émotivité. Durant ses années d'errance, il (1989, p.74) n'a cessé de faire montre d'une personne traumatisée. Il s'en rend bien compte, mais trouve curieux que cet état d'esprit amène les autres à le qualifier de fou :



Ce qui est curieux chez moi, c'est que je m'identifie à tout ce qui souffre. Ainsi sur le port, quand je vis un poisson que des pêcheurs avaient jeté hors de la mer faire des bonds avant de succomber, je ne pus retenir mes larmes.

En effet, l'éloignement, l'errance avec leur corolaire de frustration (privation de satisfaction) dus aux difficultés d'adaptation, l'ont poussé à sombrer dans la dépression, voire la paranoïa (1989, p.84) : « *Il n'y avait pas seulement en moi ce sens du religieux, je me sentais traqué et je ne savais pas qui me traquait. Je me sentais espionné et je ne connaissais aucun espion. Je sentais tous les yeux sur moi mais pourquoi tout le monde se tournait-il pour me regarder ?* »

Ce déséquilibre, notons-le, est dû à l'éloignement ainsi que les conséquences du contact brutal avec l'extérieur (1989, p.69) : « *De dépaysement en dépaysement, je me sentais mal à l'aise.* ».

Mahamat Hassan, de même, tombe dans cet état d'esprit durant son premier séjour à Paris, lorsqu'il était assailli par un flot de difficultés : le manque de travail, les licenciements inopinés, les longues marches interminables à travers la ville, le poussent au bord de la dépression. Dans *Un Tchadien à l'aventure*, les problèmes psychologiques se mesurent aussi à l'aune de la déception et de l'humiliation que subit le personnage migrant au cours de ses pérégrinations (1992, p. 77) : « *Ce que je craignais est arrivé. Déçu et humilié, je ne vais pas à la police ! je préfère rentrer chez moi.* ». Mais ils prennent aussi ancrage dans l'inhumaine condition de vie à laquelle fait face l'immigré. Mahamat Hassan (1992, p.104) souligne de fait l'insalubrité des lieux dans lesquels il est amené à dormir malgré l'opposition de sa conscience : « *Je passe cinq nuits au Centre Nicolas Flamel, cinq nuits de cauchemar. Je m'inquiète chaque soir à l'approche de la nuit. Faut-il encore passer une nuit là-bas ? Chaque jour nouveau est une délivrance et je quitte précipitamment les lieux dès l'aube.* ».

Le cauchemar que vit l'immigré et/ou l'errant, c'est aussi la prise de conscience de la misère humaine et le difficile exercice pour parvenir à l'admettre. C'est également la perte de la personnalité, de la prétendue « pureté humaine » lorsqu'on est contraint, comme Zakaria Fadoul à dormir à même le sol, à la cuisine ou encore lorsqu'on est amené, comme Mahamat Hassan, à faire sa sieste sur des nattes crasseuses, à se mêler aux gens qu'on ne connaît pas. Mais quand la migration se fonde sur l'espoir, on finit toujours par s'habituer, s'adapter à tout, dompter les problèmes moraux. Le

personnage (1992, p.32) de *Un Tchadien à l'aventure* n'a pas manqué de témoigner de cette expérience qui affecte la conscience : « *Les nattes de prière sont devenues crasseuses par endroits. C'est là que j'étais domicile. Au début je suis profondément gêné de dormir à côté de gens que je ne connais pas, mais je m'habitue avec le temps* ».

Ces impérieuses expériences, notons-le, ont aussi permis une prise de conscience de soi. En effet, lorsque le migrant-errant réussit à sauver son psychisme, lorsqu'il parvient à le préserver contre la tourmente de l'aventure qui le déchire en lambeaux, il peut prendre du recul et se regarder en face. Zakaria Fadoul (1989, p. 120) expérimente l'errance physique et l'errance psychologique en même temps, et tente de prendre du recul afin de réfléchir pour retrouver le « bon sens » :

Je baisse la tête. Je me contiens. Je me mets à réfléchir. Quand j'étais à Yaoundé, j'ai écrit à Paris et au Tchad pour dire à mes amis que je me trouvais au Cameroun et leur demander de m'écrire et voilà que brusquement j'ai changé d'avis, franchi des frontières, je me suis dirigé vers le Gabon pour y rester peut-être des années ! Ne vais-je pas ainsi confirmer l'idée de la folie par mes instabilités ?

En dépit de toutes les difficultés rencontrées, ces voyageurs animés par l'euphorie d'une réussite obligatoire ont compensé le mal par des acquisitions. C'est ainsi que, après un long séjour en France marqué par des travaux parlementaires interminables, Ahmed Kotoko témoigne de la satisfaction du devoir accompli. Après plusieurs années d'errance, Mahamat Hassan décroche une licence en droit privé à Damas puis un Diplôme d'études approfondies en criminologie à l'université de Paris II. N'Gangbet Kosnaye bénéficie de diverses formations (au Congo et en France) qui feront de lui un fonctionnaire sous le règne de Tombalbaye. Hinda Deby quant à elle ponctue ses aventures par l'obtention du Diplôme de Technicien du Supérieur en Finances et Banque à l'Institut d'Administration des Etudes Commerciales du Togo. Contrairement à tous ceux-là qui ont réussi leur aventure, Zakaria Fadoul, lui, n'a connu que l'échec durant toutes les années d'errance pendant lesquelles il a vainement sillonné des universités. Il retourne au Tchad avec plus ou moins de bonheur, après avoir erré à travers l'Afrique. Mais tous, ceux qui ont réussi comme celui qui a échoué, ont acquis une grande expérience des affaires et de la vie, qu'ils veulent mettre au service de leur pays. Ils ont tous pris conscience de la cherté de la terre natale, et ont décidé d'amorcer le retour

dans l'espoir de porter aux bénéfiques de leurs compatriotes les multiples expériences acquises.

### 1- Le moi et la réinsertion sociale

Après plusieurs années de séjour à l'extérieur où ils ont connu la souffrance et l'humiliation, les autobiographes tchadiens témoignent d'un amour manifeste pour la patrie en plaçant ainsi leur migration sous le signe du mouvement aller-retour. En effet, après une quête plus ou moins accomplie, ils vont amorcer le retour au pays natal dans l'espoir de faire valoir les expériences acquises. La problématique de la réinsertion sociale devient de ce fait manifeste dans l'évocation des souvenirs de ces autobiographes. C'est ainsi qu'après un parcours couronné par l'obtention des diplômes, et renforcé par un stage, Hinda Déby (2008, p. 49) amorce le retour : « *Je fus de retour au Tchad en juillet 2003.* ». De même, en plaçant le sous-titre « *Retour au pays natal* », N'Gangbet Kosnaye consacre le récit à l'histoire de son retour après l'étape de la France. On lit la même inspiration titrologique chez Zakaria Fadoul lorsqu'il donne à voir le tableau de son retour qui marque la pause de son errance qui va du Congo au Sénégal. Cela est vrai d'Ahmed Kotoko qui donne à lire à travers le sous-titre « *Retour au Tchad* » l'étape finale de ses travaux parlementaires en France.

Ainsi, ces retours qui marquent le terme de l'aventure, que celle-ci ait été réussite ou échec, reposent sur des projets variables pour le pays natal. Dans *La main sur le cœur*, le retour de Hinda Déby est motivé par le rêve d'entrer à la fonction publique. Dans *Tribulations d'un jeune Tchadien*, N'Gangbet Kosnaye entend mettre en pratique les connaissances acquises au profit de son pays. De même, c'est en étudiant appliqué que Mahamat Hassan rentre au pays pour embrasser la magistrature dans l'espoir de conjurer le sort de son pays « en proie à la discorde civile ». Aussi, c'est en parlementaire accompli et confirmé que Kotoko rentre triomphalement au pays natal. Zakaria Fadoul, sans n'est non plus des restes, car il amorce le retour dans le but de retrouver « l'ataraxie de l'âme » perdue au cours de l'errance. Tous ont bâti le rêve d'un retour salutaire fondé sur des ambitions favorables au bien-être de leurs sociétés. Cependant, en dehors d'Ahmed Kotoko et de Mahamat Hassan, les autres autobiographes vont se heurter à

la transmutation de la terre natale, rendant ainsi leur réinsertion difficile et faisant d'eux des prototypes de l'échec.

En effet, après avoir émis le vœu de prendre les rênes de la magistrature, le narrateur de *Un Tchadien à l'aventure* fait une ellipse sur le récit de retour. Dans *Le destin de Hamai*, Ahmed Kotoko (1989, p. 99-100) parle d'un retour triomphal qui fait de lui une icône dans sa société :

Pendant plusieurs semaines je prépare mon retour à Fort-Lamy [...] A Fort-Lamy, quelque chose d'extraordinaire nous attend : le terrain est envahi de monde ! On croirait que c'est le gouverneur lui-même qui arrive à Fort-Lamy ! Des danses de toutes sortes nous accueillent ! Je suis porté en triomphe.

Contrairement à eux, Hinda Deby, N'Gangbet Kosnaye et Zakaria Fadoul connaissent une réinsertion difficile. Ainsi, avant que tout ne bascule pour qu'elle devienne épouse du Président de la République du Tchad et par ailleurs première dame, Hinda Déby (2008, p. 50). Retraces les difficultés inhérentes à l'accès aux emplois. C'est ainsi que toutes ses tentatives pour mettre en application ses « connaissances » vont se solder par un échec : « *J'espérais pouvoir intégrer la fonction publique. Le ministère de la santé recherchait à cette époque un chef comptable. J'avais des qualifications adéquates pour ce poste, mais j'essayai un nouveau refus* ».

Notons au passage que si l'entrée à la fonction publique est un fait aléatoire chez Ahmed Kotoko, Antoine Bangui, N'Gangbet Kosnaye et Zakaria Fadoul, à l'époque de Hinda Déby sous le règne d'Idriss Deby, la fonction publique est une chasse gardée qui se moque des qualifications. Il ne suffit plus simplement d'avoir des connaissances mais bien plus, il faut avoir un carnet d'adresses. Pour preuve, la fonction publique dont l'accès était quasiment impossible pour Hinda Déby (2008, p.59), devient au final un choix parmi moult possibilités lorsqu'elle avait rencontré le Président Deby en France : « *Le Président gentiment m'a posé une question. Il évoque une intégration à la fonction publique* ».

Dans *Tribulations d'un jeune Tchadien*, N'Gangbet Kosnaye (1989, p. 159) vivra le cauchemar après son retour. En effet, pour avoir été leader des étudiants africains en France, animé par les idéaux du militantisme, il deviendra l'ennemi juré du père fondateur de la première république tchadienne en l'occurrence Ngarta Tombalbaye. Ainsi, dès leur retour, N'Gangbet Kosnaye et ses amis Sazi et Docteur vont, au quotidien,

vilipender tour à tour les autorités nationales en adressant à leur égard des véritables réquisitoires. Ils vont à cet effet, mettre en place des astuces pour « *exposer publiquement les maux dont souffrent notre pays.* ». Dans cette adversité, l'euphorie d'un retour salutaire de N'Gangbet Kosnaye va se heurter à des expériences métaphoriquement dysphoriques. Ainsi, ce n'est pas dans des projets de société que se perdront les rêves de Kosnaye mais plutôt dans une cellule minuscule qu'ils iront, lui et ses compagnons, s'éteindre dans les putréfactions de la chair humaine bafouée par les geôliers. Le sous-titre de son récit trouve ici toute sa symbolique : « *De l'école coloniale à la prison de l'indépendance* ». Ce paradoxe du titre donne à voir l'ambiguïté et les désenchantements des soleils des indépendances. Le retour de N'Gangbet Kosnaye témoigne de l'enfer du devoir dont sont victimes tous ceux de sa génération qui ont nourri, à leur risque, les idéaux de démocratie, de droit de l'homme et des libertés fondamentales. Les dernières pages du récit de Kosnaye sur le retour au pays natal laissent un arrière-goût amer dont le désespoir alimente le rang d'une élite tchadienne qui ploie sous la dictature des indépendances.

Dans ce « Tchad déjà mal parti »<sup>3</sup> où tous les citoyens font un repli identitaire calqué sur l'ethnicité, le clanisme, Zakaria Fadoul détaché de la chaleur familiale, va se heurter aux dures réalités de l'ailleurs qui l'influenceront négativement et ne lui permettront pas une réinsertion aisée. La terre d'origine, pour lui (1989, p.88), paraît de ce fait moins différente de l'ailleurs, révélant ainsi les illusions d'un retour salutaire :

Un oncle ou un ami –car nous vivions parfois entre oncles et neveux, parfois simplement entre amis – ayant peut-être eu vent de cet état de chose, vint ; il s'arrêta auprès de moi et s'emporta. Je trouvais ses qualificatifs hors mesure mais je me contins parfaitement et lui serrai la main.

On peut dire, en fin de compte, ces autobiographes sont comparables à des albatros : ils ont parcouru le monde, et ils reviennent riches et forts des expériences vécues ailleurs. Mais cette richesse ne peut en rien profiter à

---

<sup>3</sup> Bichara Idriss Hagar a publié en 2007 aux éditions L'Harmattan, un ouvrage intitulé « *François Tombalbaye, déjà le Tchad était mal parti* ». Dans cet ouvrage, il décrit l'instabilité politique, la mauvaise gouvernance, la corruption, la prolifération des mouvements armés, des luttes interminables pour le pouvoir, etc. dont il situe l'origine à la naissance de la première république tchadienne conduite par François Tombalbaye. Cet ouvrage qui intègre les préoccupations évoquées par les autobiographes de notre corpus, est préfacé par Antoine Bangui.

leurs congénères, car leur réinsertion est quasi-impossible. La société, et surtout l'élite dirigeante est encore bien loin d'accepter les idées nouvelles qu'ils apportent. Leur ambition d'apporter un changement à cette terre natale qui a toujours respiré la pauvreté, la souffrance, la faim, l'injustice, les conflits et les guerres fratricides postcoloniales se heurte à la ténacité égoïste des dirigeants. Malgré les beaux parcours couronnés par des succès sans pareils, Ahmed Kotoko, Antoine Bangui et Zakaria Fadoul paraîtront aux yeux des gouvernements respectifs comme la honte nationale. Ils vont connaître à cet effet des chocs psychologique (Zakaria Fadoul), feront la prison (Bangui et Kosnaye), seront expulsés du territoire (Kotoko)<sup>4</sup>. Et pourtant, dès l'entame de leurs aventures, tous avaient cru à un futur radieux dont les pièces du puzzle se trouvaient sur le chemin de l'ailleurs. Malheureusement, après tant de rêves nourris, ils se sont confrontés à « l'ingratitude » de la terre natale. C'est sans doute cet arrière-goût qui aura permis, avec le recul du temps, cette réminiscence amère qui a occasionnée des créations littéraires dans lesquelles la fêlure de l'âme, à travers l'expression des crises sociales, est de mise.

---

### Références bibliographiques

- ABAKAR Mahamat Hassan, 1992, *Un Tchadien à l'aventure*, Paris, L'Harmattan.
- BANGUI Antoine, *Les Ombres des Kôh*, 1980, Paris, Hatier.
- BOURDETTE-DONON Marcel, 2002, *La tentation autobiographique ou la genèse de la littérature tchadienne*, Paris, L'Harmattan.
- CINTRA Iva et al, 1997, *Le récit de voyage*, Bruxelles, Hatier.
- DEBY ITNO Hinda, *La main sur le cœur*, 2008, Paris, Les Editions Continentales.
- HAMON Philippe, 1997, *Texte et idéologie*, Paris, PUF.
- KHIDIR Zakaria Fadoul, 1989, *Loin de moi-même*, Paris, L'Harmattan.

---

<sup>4</sup>Ambroise Kom explique amplement ce phénomène dans son article paru en 2002 dans la revue *Mots Pluriels*. En effet, il estime que « si les retours sont aussi douloureux que l'expérience nous le révèle, c'est bien sûr à cause des régimes postcoloniaux et de leurs avatars, mais aussi, il faut l'avouer, du fait des sociétés africaines qui n'acceptent pas nécessairement le genre de mutations auxquelles les séjours en [pays étrangers] soumettent leurs progénitures. Nous avons donc affaire à une espèce de lutte hégémonique entre ethnocentrismes concurrents. »

KOTOKO Ahmed, 1989, *Le destin de Hamäi ou le long chemin vers l'indépendance du Tchad*, Paris, L'Harmattan.

N'GANGBET KOSNAYE Michel, 1993, *Tribulations d'un jeune Tchadien, de l'école coloniale à la prison de l'indépendance*, Paris, L'Harmattan.

PAGEAUX Daniel-Henri, 1994, *La littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin.

SARTRE Jean-Paul, 1948, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard.